

« SEULS, LES IMBÉCILES... »

... commençait doctement mon grand-oncle Honoré. Et il s'arrêtait, laissant sa phrase en suspens. La famille ignorait ce que les imbéciles étaient censés faire, ou être, ou dire. Mais nous, les enfants, nous étions impressionnés par le ton solennel et la mimique de notre "tonton-zimbécile" - c'est ainsi que nous l'appelions dès qu'il avait le dos tourné. Il pointait en l'air son index et, la tête penchée vers la droite, il semblait écouter Quelqu'un de haut placé lui dictant des paroles décisives que nous n'entendions pas.

Et puis est venu le temps de l'insolence. Toute la marmaille des cousins – cousines adorait ridiculiser les adultes, particulièrement l'oncle, notre victime préférée. Le jeu consistait à feindre un grand intérêt en prenant un air grave devant lui, comme si on attendait une suite improbable à la sentence tronquée, et à le singer, le doigt dressé et la tête inclinée, quand il passait dans la pièce voisine. Je dois avouer que j'étais passé maître dans l'art de la dérision ; mais les succès que je remportais, surtout auprès des cousines, ne tardèrent pas à me griser. Je n'attendais plus qu'il ait quitté la pièce pour me moquer de lui, et je claudiquais à sa suite, encouragé par l'hilarité contenue de mes admirateurs. Plus d'une fois, j'eus l'impression qu'il n'était pas dupe et qu'il savait fort bien ce que je faisais dans son dos. Peut-être une glace m'avait-elle trahi... Peut-être était-il moins sourd que nous le pensions, ou peut-être avait-il² surpris une des cousines pliée en deux, pouffant de rire... Mais jamais il ne se retourna, et jamais je n'eus la honte d'être surpris en flagrant délit d'impertinence. Certes, j'étais incontestablement le plus effronté, mais j'étais aussi celui qui chérissait le plus le vieil homme. Sa barbe blanche de patriarche, sa prestance qui datait d'un autre siècle, et le mystère de son début d'aphorisme me fascinaient. Oui, vraiment, je l'aimais bien, le "tonton zimbécile".

C'est pourquoi je peux affirmer que, de toute la famille, ce fut moi le plus affligé lorsqu'il passa de l'autre côté du miroir. Il nous laissait en héritage un pavillon de banlieue, à Suresnes, quelques bons du trésor, et sa phrase inachevée. Comme il est d'usage en pareille circonstance, la parentèle se rua sur tout ce qui pouvait être pillé, les meubles, la vaisselle, jusqu'aux bonnes bouteilles que le tonton entreposait dans sa cave et qu'il ne sacrifiait que dans les grandes occasions. Je me contentai d'emporter une photo de lui, en pied, datant de son service militaire. Et puis, la vie, comme on dit, finissant par tout submerger, la plupart de mes cousins et cousines l'oublièrent, lui et son "Seuls, les imbéciles". Mais moi, ces trois mots m'obsédaient : je

souçonnais la présence d'un secret, ou plutôt d'une formule magique qui me permettrait peut-être d'ouvrir toutes les portes verrouillées de l'existence. Mais comment arriver à découvrir ce que le grand-oncle nous avait si soigneusement celé ?

Après avoir inutilement essayé de décrocher un vague diplôme de sociologie, je me résolus à solliciter un emploi subalterne dans une Compagnie d'Assurance, au service du recouvrement des créances, où je passais les trois quarts de mes journées à rêvasser, obsédé que j'étais par les "imbéciles" de l'oncle Honoré. Seules, les irruptions inopinées de mon chef de service interrompaient ma quiétude ; je m'activais alors fébrilement pour lui donner l'impression que j'étais quelque peu débordé par un labeur affolant. Y réussissais-je ? Je crois que, de toute façon, il ne prêtait aucune attention à ma petite personne, pour la simple raison qu'il ne prêtait aucune attention à ses semblables : lui seul l'intéressait. C'était un véritable plaisir que de l'entendre pérorer des heures durant, énumérant toutes les qualités dont il avait fait preuve lors de subtiles arguties avec les autres chefs de services, et même, parfois, avec Monsieur le Directeur Général des Assurances A.G.L.A. Évidemment, d'après lui, il sortait toujours vainqueur de ces conflits de chicaniers.

« Mon petit Pro (je m'appelle Prodentosièsky, mais apprendre à prononcer correctement mon nom d'origine polonaise ne lui serait jamais venu à l'idée. Parce que, hein, les polacks...), mon petit Pro, j'aurais voulu que vous soyez là, hier, au staff. Vous auriez vu comment j'ai cloué le bec à cet imbécile de Leblanc ! »

Le terme d'imbécile me fit dresser l'oreille.

« Oui, ce crétin prétendait que... », et il se lança dans une démonstration filandreuse qui, d'après lui, avait littéralement assommé le pauvre Leblanc. « Il en est resté la bouche grande ouverte, comme un poisson qu'on a sorti de l'eau. Et tenez-vous bien ! Le Big Boss était présent. Et lui aussi n'en revenait pas ! » "Le Big Boss", c'est ainsi qu'il nommait (en aparté) Monsieur le Directeur Général des Assurances A.G.L.A., depuis qu'il avait fait un stage de recyclage de trois semaines aux "States", comme il disait. « De toute façon, mon petit Pro, lui, le Big Boss, c'est facile de l'épater, parce que, sauf au niveau pécuniaire, - et encore - , il n'y comprend rien. La souprière est aux trois quarts vide », me susurra-t-il à l'oreille, comme s'il me confiait un secret d'État.

« Et de deux », commentai-je *multa paucis*.

« Mais vous ne connaissez pas le plus beau ! Vous ne devineriez jamais qui a voulu voler au secours de Leblanc, qui a voulu contrer mes arguments ! Non ? Vous ne devinez pas ?... Je m'en doutais ! Personne ne peut deviner !... Eh bien, c'est cette nullité de Fontanès ! Oui, oui, je dis bien : Fon. Ta. Nès ! Ça vous la coupe, hein ? »

J'agitais fébrilement la tête de haut en bas, et vice versa, pour faire montre d'une stupéfaction que je n'éprouvais nullement : Fontanès était mon ami, et m'avait confié juste avant la réunion : « Cette fois, je me paie ton andouille de chef de service ! Il m'agace vraiment trop avec ses airs supérieurs, quand il débite des inepties ! »

Mais l'autre continuait, haussant la voix :

« Ce petit raté, qui se prétend bardé de diplômes, a osé soutenir que... »

Je n'écoutais plus. Je tenais enfin la solution du problème, la clef de l'énigme. La phrase du tonton scintillait devant moi, en lettres de feu !

« Seuls, les imbéciles prennent les autres pour des imbéciles. »

Oui, c'était cela ! Et j'avais la chance d'avoir devant moi, à ma portée, pratiquement tous les jours, un spécimen, je ne dis pas rare, mais quand même exceptionnel, de cette race bénie qui peuple la Terre. Cependant, il ne fallait pas que je m'en tienne à un seul échantillon. L'étude, pour être scientifiquement valable, devait s'élargir. Et c'est ainsi que je décidai de partir illico à la chasse aux imbéciles.

Ne pas penser que cette engeance n'existe que dans sa version mâle. Dès mon entrée dans le service de recouvrement des créances, j'avais repéré une imbécile de première grandeur. Elle se prénomait Anna ; elle était chargée de l'envoi du courrier et faisait preuve, dans cette tâche, d'une sottise qui frisait le génie : quand on lui donnait les lettres qu'elle devait expédier, elle les entassait soigneusement dans leur ordre d'arrivée et, irrémédiablement, c'était toujours les dernières reçues qui partaient les premières. Toute remarque, toute tentative d'explication se heurtait à l'incommensurable bêtise de ses yeux bleus, et à son haussement d'épaule qui exprimait explicitement le mépris le plus absolu pour celui qui avait osé mettre en doute sa compréhension.

Cependant, ce n'était pas pour son entêtement exemplaire dans la stupidité que je la sélectionnai, mais pour ce que nous appelions dans le service son « ploudeucméricisme » exacerbé. Sans doute ignorez-vous la signification de ce terme barbare, à moins que vous ne soyez né à Ploudeucméric, petit village du Finistère nord, et que vous ne fassiez preuve, comme mon imbécile, d'un orgueil méprisant pour tous les malheureux qui avaient vu le jour ailleurs. Il fallait l'entendre claironner triomphalement : « Chez nous, à Ploudeucméric, on ne fait pas comme ça ! » Inutile de répliquer, inutile de lui faire remarquer que ce n'était pas une preuve de validité ou d'invalidité. Elle se fermait comme une huître et se retranchait derrière la muraille de ses certitudes en se rengorgeant, fière d'avoir pondu un argument imparable.

Avec quelques collègues que j'avais repérés comme étant de joyeux drilles, j'avais concocté un faux journal local qui avait pour titre : « MÉMOIRE D'UNE **ANNA : CHRONIQUE** DE

PLOUDEUCMÉRIC », et qui relatait en détail les événements de ce nombril du monde : la naissance d'une couvée de canetons à la ferme des Le Bihan ; le début d'une idylle entre le taureau Hector et la charmante vachette Rosalie, chez les Mahé ; et même le décès du vieux chien Gratouille, le fidèle adjoint du garde champêtre. Nous avons affiché cet amas d'inepties qui fleuraient bon le potache sur le panneau réservé aux notes de service afin que tout le monde puisse s'en repaître. Quand elle en prit connaissance, Anna ne fit aucun commentaire ; comme elle en avait l'habitude quand elle se trouvait en présence de l'incapacité du genre humain de la comprendre, elle se contenta de hausser les épaules et de regagner son bureau, avec ce léger sourire de dédain qui seyait si bien à sa stupidité. Et je ne suis pas sûr qu'elle n'éprouvait pas, confusément, dans les bas-fonds de son cortex cérébral - car elle était quand même dotée d'un cerveau - , un certain contentement à l'idée que, même sous forme caricaturale, on s'occupait de son Ploudeucméric !

Tout ceci me fit envisager une nouvelle version pour l'apophtegme inachevé de l'oncle Honoré :

« Seuls, les imbéciles sont fiers d'être nés quelque part. »

Et pourtant, je n'étais pas satisfait de cette assertion. Je pressentais que quelque chose de plus profond allait jaillir de ces mots qui, en eux-mêmes, n'avaient rien d'exceptionnel, mais dont l'enchaînement devait me fournir la formule magique que j'attendais impatiemment depuis l'enfance. Il me fallait chercher ailleurs...

J'avoue que j'éprouvais beaucoup de difficultés à le détecter, celui-là. Et pour cause ! Comme être falot, insignifiant, anodin, ou mieux encore, selon la formule consacrée : inodore, incolore et insipide, on ne fait pas mieux. Et pourtant, il travaillait – enfin,... il faisait de la figuration – dans le service de la comptabilité qui jouxte le recouvrement des créances. Jamais je ne lui avais prêté la moindre attention. Mais un jour où, lassé de la niaiserie de mes chers collègues pérorant autour de la machine à café, j'étais resté à mon bureau, les yeux dans le vague et l'esprit en campagne, j'entendis soudain une voix magistrale qui exposait avec suffisance des considérations dignes du café du Commerce sur la situation internationale et l'attitude des grandes puissances devant la crise monétaire. Le discours était ponctué de « Moi, je sais que... », « Je pense que, et j'en suis sûr,... » et autres « Une personne bien informée, que je connais personnellement... ». Doucement, je me levais et m'approchais en tapinois du phraseur. C'était lui ! Et il était seul ! Une main dans la poche, l'autre s'agitant en multiples volutes pour corroborer ses propos, il singeait à la perfection les professeurs de géopolitique qui pullulent à la télévision. Je dis bien : singeait ; c'est-à-dire qu'il multipliait par cent, par mille, l'assurance de ces donneurs de leçons. Parfait ! J'en tenais encore un que j'allais soigneusement étudier afin qu'il me fournisse

enfin la maxime irrévocable de mon cher tonton.

Habilement, je pris quelques renseignements sur ce personnage auprès de ses « collègues » qui semblaient le tenir en piètre estime. Je pensai d'abord que c'était à cause de cette autosuffisance, de cette certitude d'avoir toujours raison, d'avoir réponse à tout, de cette obtuse obstination à ne jamais changer d'avis qui est l'apanage de la race des imbéciles. Mais non ! Il y avait autre chose. J'affinais mon enquête, et quelqu'un, qui exigea de rester anonyme, finit par me chuchoter à l'oreille le secret : l'avorton – c'est ainsi qu'on l'appelait maintenant - avait dénoncé à la direction un de ses confrères qui avait commis une erreur dans les comptes et qui pensait pouvoir la rectifier le mois suivant. Malheureusement pour lui, l'autre s'était empressé d'en dire deux mots au chef de service. Et c'est ainsi que le coupable s'était retrouvé demandeur d'emploi, et le mouchard mis en quarantaine.

Mon côté boy-scout et, il faut le dire, une certaine malignité, m'incitèrent à aller trouver l'avorton pour lui demander s'il regrettait son acte. Quand je lui posais la question, il parut surpris et, me regardant franchement dans les yeux, il me répondit : « Mais non ! Pourquoi ? Je n'ai fait que mon devoir ! »

Cette fois, je savais ce que voulait dire le grand-oncle Honoré :

« Seuls, les imbéciles n'ont pas de remords. »

Ouf ! J'étais enfin débarrassé de cette obsession qui me hantait depuis si longtemps !

Le temps passa, et j'oubliais peu à peu les imbéciles, bien que j'en rencontrais encore quelques spécimens intéressants, mais qui ne m'intéressaient plus. M'avaient-ils d'ailleurs vraiment intéressé ? Je me demandais si, en vérité, ce n'était pas l'énigme du tonton farceur qui m'avait passionné. Et maintenant qu'elle était résolue... C'est du moins ce que je pensais jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce que mon cousin Martin me rendît visite. Martin est loin d'être un imbécile, mais c'est l'exemple typique de l'avare ; déjà, enfant, il ne prêtait ses jouets qu'après le versement d'une caution. C'est pourquoi la bande des cousins - cousines l'avait surnommé : ce "cher" cousin Martin. Inutile de vous décrire son attitude quand il fallut partager l'héritage de l'oncle Honoré : il rafla tout ce qu'il put malgré les protestations véhémentes des autres légataires. Je ne l'estimais guère depuis fort longtemps, et c'est avec une certaine appréhension que je lui ouvris ma porte en l'avertissant :

« Martin, à ma connaissance, je ne te dois rien. Que viens-tu me demander ? »

« Ne sois pas inutilement agressif, Pierre-Jean ! Non seulement je ne te demande rien, mais je t'apporte quelque chose. »

La plus vive stupéfaction dut se lire sur mon visage, car il éclata de rire :

« Eh oui ! Tu vois, ça m'arrive, à moi aussi, de jouer les Pères Noël. Tiens... »

Et il me tendit une enveloppe cachetée.

« ... c'est de la part de l'oncle Honoré. »

« De... de l'oncle Honoré ? Tu plaisantes ! »

« Lis donc ! Tu verras si je plaisante ! »

En effet. Je reconnus immédiatement les pleins et les déliés de l'écriture avunculaire :

« Pour Pierre-Jean. À ouvrir par l'intéressé après mon décès. »

« Et où as-tu trouvé ceci ? » questionnai-je, soupçonneux.

« Au fond d'un tiroir de ce vieux truc qui m'est échu en héritage. »

Il voulait sans doute parler de l'adorable petit bonheur-du-jour en marqueterie qu'il avait conquis de haute lutte.

« Bien. Je te remercie. »

C'était sec, mais mérité. Martin, désarçonné, se mit à bégayer :

« Mais... mais, tu... tu ne l'ouvres pas ? Peut-être que... qu'il y a... »

Et ses yeux se mirent à briller de façon éloquente. Il devait déjà compter les billets de banque.

« Je l'ouvrirai quand tu seras parti. Il ne me semble pas que ton nom figure sur l'enveloppe ! »

Vexé, mais encore plus désappointé, Martin partit en claquant la porte. Je pris alors connaissance du message que m'envoyait de l'au-delà ce bon "tonton zimbécile". Il eût mieux valu que ne n'ouvrisse jamais, cette satanée enveloppe ou, mieux encore, que le "cher" Martin ne l'ait pas retrouvée. Car comme piquêre de scorpion,... Voici :

Cher, très cher Pierre-Jean,

Quand tu liras ces lignes, je serai dans les limbes, depuis peut-être déjà longtemps, en train d'attendre la Rédemption. Mais qu'importe ! Je suis certain que tu apprécieras ce qui va suivre.

Je sais que mon expression favorite : « Seuls, les imbéciles... » que je laissais volontairement en suspens, t'a toujours intrigué. La preuve : tu me singeais dès que j'avais le dos tourné, et ceci de façon si parfaite que j'avais peine à ne pas éclater de rire en captant ton reflet dans les glaces. Tu te moquais, mais je t'avais pris dans mon piège : tu te demandais ce que cela pouvait bien vouloir dire, et quels mots emboîtaient le pas à mes « imbéciles ».

Je suppose que ton idée fixe n'a fait que croître, que tu as essayé de compléter ce tronçon de phrase pour connaître ma pensée, et que, pour ce faire, tu as dû étudier plusieurs spécimens d'imbéciles. Tu n'as eu aucun mal à t'en procurer, car Dieu sait s'ils sont légion ! Je te vois très bien, cher petit neveu, tirer de tout cela une conclusion bien moralisatrice qui te satisfaisait parce qu'elle te confortait dans ta certitude de ne pas appartenir à cette confrérie.

Désolé de te décevoir ! En héritage, je te livre la maxime dont je claironnais à haute voix l'incipit en en marmonnant la suite. Tu l'as bien mérité, mon petit Pierre-Jean !

« Seuls, les imbéciles veulent savoir ce que signifie : Seuls, les imbéciles... car ils se sentent concernés. »